

OLSCAMP, Marcel, *Le fils du notaire : Jacques Ferron, 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain* (Saint-Laurent, Fides, 1997), 430 p.

FERRON, Jacques et Pierre L'HÉRAULT, *Par la porte d'en arrière. Entretiens* (Montréal, 1997, Lanctôt éditeur), 320 p.

Pierre Lanthier

Volume 52, numéro 4, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005515ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005515ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanthier, P. (1999). Compte rendu de [OLSCAMP, Marcel, *Le fils du notaire : Jacques Ferron, 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain* (Saint-Laurent, Fides, 1997), 430 p. / FERRON, Jacques et Pierre L'HÉRAULT, *Par la porte d'en arrière. Entretiens* (Montréal, 1997, Lanctôt éditeur), 320 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(4), 584–588. <https://doi.org/10.7202/005515ar>

## COMPTE RENDU

OLSCAMP, Marcel, *Le fils du notaire: Jacques Ferron, 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain* (Saint-Laurent, Fides, 1997), 430 p.

FERRON, Jacques et Pierre L'HÉRAULT, *Par la porte d'en arrière. Entretiens* (Montréal, 1997, Lanctôt éditeur), 320 p.

Jacques Ferron a connu, ces dernières années, un regain d'intérêt auprès des chercheurs et des éditeurs. Une étude littéraire, une biographie, des entretiens, des textes introuvables mis en recueil. Et jusqu'à la Bibliothèque du Nouveau Monde qui l'honore d'une édition critique de ses contes en ce début de 1999. Parmi ces ouvrages, deux méritent l'attention de l'historien en raison de leur tentative de situer Ferron dans la génération intellectuelle. Il y a tout d'abord la monographie que Marcel Olscamp a consacrée à la jeunesse de Ferron. Puis cette série d'entretiens que Pierre L'Hérault a conduits avec l'écrivain au début des années 1980. En partie, les deux ouvrages se recoupent. Ferron, dans ses entretiens, s'est en effet attardé sur sa jeunesse. Mais les livres gardent leur spécificité et leur richesse respectives. C'est pourquoi il convient de les examiner séparément.

Marcel Olscamp n'a pas rédigé une biographie comme les autres. Il aurait pu se lancer dans une narration en bonne et due forme des événements ayant marqué la vie de Ferron. À la place, il a porté toute son attention sur les trois premières décennies pour en extraire les moments que l'écrivain aura utilisés et ceux qu'il aura tus dans son œuvre, largement autobiographique comme on sait. L'idée est fructueuse, comme en témoignent les prix que l'auteur a mérités. Dans un travail d'une grande minutie, Olscamp a lu tout ce qui a été publié sur les divers endroits où vécut Ferron, afin d'en tirer les éléments susceptibles d'expliquer la pensée du futur écrivain. En 15 chapitres regroupés en trois parties chronologiques («Maskinongé (1921-1933)», «L'ombre de Valéry (1933-1941)» et «Le fils du notaire (1941-1949)»), il accompagne Ferron dans son enfance à Louiseville et à Trois-Rivières, chez les Filles de Jésus où il fut mis en pension, ensuite il se penche sur son adolescence à Montréal dans les collèges Brébeuf et Saint-Laurent, pour enfin le suivre là où il étudia la médecine, à Québec, et là où il la pratiqua, d'abord en tant que militaire en Colombie-Britannique, en Ontario, en Estrie et au Nouveau-Brunswick, puis en tant que civil en Gaspésie et dans la région montréalaise.

Cette approche apporte un éclairage intéressant sur certains aspects de la littérature ferronienne. Par exemple, elle montre comment, dans ses récits, Ferron

[1]

en profita pour «réviser» l'image de son enfance et de son adolescence. Ou encore comment l'exercice de sa profession marqua la forme même de ses œuvres. Les activités littéraires, en effet, devaient cohabiter avec les obligations médicales. Le conte et l'article se prêtaient mieux à cet emploi du temps qu'une œuvre de longue haleine. L'analyse des premières décennies met également en évidence un trait fondamental de la personnalité de l'écrivain: une coupure profonde, à la source même de sa créativité, entre son goût bien bourgeois de l'apparat, voire de l'affectation, et ses préoccupations pour l'oralité, la culture populaire. La coupure remonte à ses antécédents familiaux: d'un côté, les Ferron, dont les origines rurales étaient récentes et chez qui la propension à conter était grande; et de l'autre, les Caron, la famille maternelle, à la fois bourgeoise et urbaine, et valorisant la culture savante. Deux mondes irréconciliables chez Ferron, et entre lesquels il finit par valoriser le premier au détriment du second. La mort de sa mère, tuberculeuse, alors que le jeune Jacques n'avait que 10 ans, bouleversa sa vie. Lui en aurait-il tenu rigueur, de manière inconsciente? Ce n'est pas impossible (p. 86). De plusieurs des membres de sa famille maternelle, il fit, injustement sans doute, des snobs, des gens incapables de comprendre les moins fortunés qu'eux. Et plus tard, quand il éprouvait de l'irritation à l'endroit d'une personne, il la rangeait dans la même catégorie que les Caron. Pierre Elliott Trudeau, son confrère à Brébeuf, eut droit à ce traitement. La dichotomie entre le populaire et le bourgeois perdura tout au long de la vie de Ferron.

Son enfance et son adolescence furent empreintes d'une grande autonomie, fruit de l'éducation libérale prodiguée par le père, notaire de profession, mais aussi de l'absence de la mère. En même temps, elles baignèrent dans un goût marqué pour la littérature et les choses de la culture. Brébeuf accentua ces deux traits: dans le souci de s'afficher, le jeune étudiant méprisait le régionalisme et le nationalisme de son temps, et leur préférait une littérature et un esthétisme éthérés, avec Valéry comme mentor. Et en dépit d'un bref engouement pour Pétain, effet de mode, il demeura franchement individualiste. Son «culte du moi» ne s'encombrait pas d'un quelconque sentiment d'appartenance.

Par la suite, Ferron allait se reprocher beaucoup le détachement qu'il cultivait alors. La conscience sociale aiguë qu'il allait développer est à la source de ce jugement. Et pourtant, il dut aux années passées à Brébeuf d'avoir confirmé son indépendance d'esprit et développé les outils intellectuels lui permettant de jeter sur le Québec un regard dégagé du nationalisme ethnique qui prévalait alors. Il est vrai que Brébeuf ne fournit au jeune homme ni la vision critique de la société ni la matière dont allaient s'alimenter ses œuvres littéraires. Ces éléments vinrent d'autres expériences. Déjà, son père lui avait ouvert les yeux sur la marginalité des démunis dans le «village des Magouas», à la périphérie de Louiseville. Et par la suite, son cheminement professionnel l'exposa à nouveau au processus par lequel les nantis repoussent les pauvres hors de leur territoire, et par lequel les possédants monopolisent la parole et s'arrogent le droit de juger et de mépriser les non-possédants. Tel fut le cas, notamment, au Nouveau-Brunswick. Ferron ne s'accommoda pas de cette iniquité. Il en fit même l'un des

but principaux de son engagement littéraire: en réaction contre le mépris, faire parler ceux qui ont été réduits au silence (p. 352 et 392). Et son séjour en Gaspésie lui dévoila l'intimité et la dignité des gens d'humbles conditions. Si Brébeuf affina son goût d'écrire, la Gaspésie lui procura les premiers thèmes de ses œuvres.

On regrettera qu'Olscamp n'ait pas été en mesure d'en dire plus sur la Gaspésie et sur le séjour qu'y fit le jeune médecin. Il aura été victime des limites de ses sources. En fait, les années suivant la formation médicale à Québec furent cruciales dans l'orientation intellectuelle de Ferron. L'expérience dans les forces armées canadiennes lui fit prendre conscience du peu de respect qu'affichait le grand village anglophone à l'endroit du petit village francophone dans les années 1940, ce qui le rapprocha du nationalisme; et l'univers oral qu'il découvrit en Gaspésie lui donna la curiosité qui serait toujours la sienne envers les pratiques régionales. Mais le nationalisme et le régionalisme de Ferron ne s'apparentèrent jamais à ceux de Groulx. Il ne s'agissait pas pour lui de préserver une race, une essence léguée par la France. Il s'agissait plutôt, dans une perspective inversée, justement celle de «la porte d'en arrière» ou de ce qu'il désignait par «enquébécoisement», de promouvoir le régional et le national en tant que cadres destinés à faire parler ceux qui gardent le silence. C'est ce qui explique que Ferron fut régionaliste sans l'être, nationaliste sans l'être, communiste sans l'être et même révolutionnaire tranquille sans l'être. Tant que ces mouvements militaient pour les victimes des injustices sociales, Ferron s'en revendiqua. Mais dès qu'ils n'étaient plus préoccupés que de leur propre existence et de leur propre gloire, il s'en éloigna.

C'est d'ailleurs ce que montre bien le second ouvrage, une série de neuf entretiens menés en 1982. Il est significatif que Ferron ait accepté de dialoguer avec une personne qu'il avait rencontrée quelques années auparavant en Acadie. Certes, Pierre L'Hérault avait écrit un essai sur l'écrivain et ce dernier l'avait apprécié. Mais sans doute l'intérêt que Ferron portait à l'Acadie silencieuse l'aura tout autant incité à se confier au jeune universitaire de Moncton. L'Hérault, au terme d'un long travail de transcription et d'adaptation, a rassemblé les entretiens en cinq chapitres: 1 - «Les années lumineuses», où il est question de la jeunesse de Ferron, de ses liens avec Refus global et de l'impression que lui a laissée l'époque de la «Grande Noirceur»; 2 - «La médecine: la vie par la porte d'en arrière», où Ferron relate son expérience de médecin, de la Gaspésie à Saint-Jean-de-Dieu, et où il dénonce vivement la «dictature de la médecine»; 3 - «Cartographies incertaines: histoire et politique», qui expose en détail les idées politiques de Ferron; 4 - «Écrire au creux d'une mutation», où sont rassemblées les opinions de l'écrivain sur la tradition orale et la littérature au Québec; 5 - «L'écrivain et ses doubles», dans lequel Ferron parle de la folie, celle qu'il a vue à Saint-Jean-de-Dieu, et du sens de l'engagement littéraire.

Ce livre constitue un complément indispensable à la biographie de Marcel Olscamp. Les entretiens ont eu lieu quelques années avant la mort de Ferron, à

un moment où sa pensée avait atteint sa pleine maturité. L'écrivain exprimait alors des opinions bien arrêtées sur les événements ayant jalonné son existence. En outre, au lendemain de l'échec du premier référendum, sans doute dut-il pointer une certaine amertume chez cet indépendantiste. Et pourtant, malgré son caractère désabusé, voire critique, par rapport à la Révolution tranquille et ses suites, Ferron demeurait fidèle à l'idéal qu'il s'était fixé à la fin des années 1940: militer et écrire de façon à ne jamais abaisser les hommes (p. 306). Cette attitude le place bien entendu à gauche, non pas une gauche abstraite et théoricienne, encore moins celle des marxistes-léninistes valorisant Big Brother (p. 83-84), mais une gauche qui donne la parole aux «porteurs d'eau et aux scieurs de bois» (p. 132), et qui expose le vécu des gens que l'on dit fous, à Saint-Jean-de-Dieu. Ferron s'est d'ailleurs montré très critique à l'endroit de la bureaucratie médicale que les années 1960 ont instaurée au Québec. Il lui préférerait une médecine plus traditionnelle, faisant de la mort et de la folie non pas des choses à combattre quel qu'en soit le prix pour le patient, mais des événements malheureux quoique parfois nécessaires et même préférables à toute solution transformant les humains en des entités passives. Ferron s'est toujours battu contre les «voleurs d'âme» (p. 292).

On comprendra, dans cette perspective, tout le désenchantement qu'il éprouvait à l'endroit de la Révolution tranquille et de ses acteurs. Dans ses entretiens, il va jusqu'à afficher de la sympathie envers la «Grande Noirceur», qui fut «une certaine pénombre où se fricotait très bien l'avenir» (p. 126). Quant à la Révolution tranquille, elle fut tout au plus «un grand gaspillage d'argent» (p. 74-75). Les changements qui en sont issus furent moins positifs qu'on le croit.

Ferron se veut, dans ces entretiens, homme de continuité, de pérennité (p. 137-138). Et pourtant, il est le premier à convenir que la pérennité de son pays a toujours été menacée, de nos jours plus que jamais. Le Québec reste, pour employer ses termes, «un pays incertain» p. 137). Nous avons survécu, nous dit-il, par chance; nous étions utiles aux Anglais. Nous n'avons, par ailleurs, pas trop souffert de notre condition de colonisés et, sauf en 1837-1838, nous n'avons jamais sérieusement cherché à nous en affranchir. Si bien qu'à la fin «nous ne sommes pas un pays normal» (p. 181). Sans doute, l'indépendance se fera longuement attendre. Que reste-t-il, dans ces conditions, sinon les mythes, les traditions, les contes? L'écriture, pour Ferron, est un pari de survie.

En effet, il a mis la littérature au service de la reconstitution de l'âme collective populaire. D'où l'importance qu'il accorde à la tradition orale, qu'il place même avant l'histoire (p. 198-199). Le conte a plus de poids que la réalité, le mythe plus que les faits (p. 264-265). Ferron, qui a beaucoup fouillé dans les contes du passé, prolonge de la sorte la vieille pratique des conteurs québécois et la richesse des échanges entre conteurs oraux et conteurs écrivains (p. 211). Cette pratique est transmise par la langue qui, par voie de conséquence, devient prioritaire pour Ferron. La loi 101 compte autant, sinon plus, que l'indépendance pour lui (p. 146-147). Car la langue française, que nous avons collectivement

adoptée avant les Français eux-mêmes (p. 169 et 206-207), a véhiculé notre imaginaire depuis ses origines; elle s'en est même imprégnée.

À sa manière, Ferron est bien le fils de sa génération. Il ne remet pas en cause les schémas explicatifs de son temps. La Grande Noirceur et la Révolution tranquille sont chez lui des réalités nettement distinctes. Il se contente d'inverser les valeurs qu'habituellement on leur attribue. Par ailleurs, et c'est le grand mérite des deux ouvrages recensés que de l'avoir bien exposé, Ferron a contribué de manière non négligeable à la transformation du nationalisme au Québec, en le dépouillant de ses oripeaux ethniques pour lui donner une coloration plus sociale. L'identitaire ferronnien ne prise pas l'identité pour elle-même, mais pour sa capacité d'affirmer la dignité des hommes. Le penseur de gauche n'aura pas suivi les voies toutes faites du libéralisme et du marxisme. Il aura emprunté le détour plus révélateur des traditions et des contes pour rejoindre ceux dont la parole est couverte par le discours des élites, quelles qu'elles soient.

*Centre interuniversitaire d'études québécoises  
Université du Québec à Trois-Rivières*

PIERRE LANTHIER